

Aux premières loges

Le compte à rebours est lancé. Six. Cinq. Quatre. Trois... Les mois défilent. Les derniers mois. Dernière ligne droite après tant d'années. Je ne m'en suis pas aperçu. Elles sont passées si vite. Je m'apprête à tourner l'une des pages les plus importantes de ma vie, l'une des plus marquantes aussi. Une aventure extraordinaire qui aura duré dix-neuf ans ! « Putain ! Dix-neuf ans ! », pour reprendre la formule attribuée à la marionnette de Jacques Chirac dans *Les Guignols de l'info*. « Putain ! Deux ans ! », répétait-elle pour montrer l'impatience de celui qui attendait le lancement de la campagne présidentielle de 1995, espérant ainsi faire son entrée à l'Élysée. L'aboutissement d'une carrière politique. Personnellement, la mienne

est bien plus modeste. Elle est derrière moi. « Putain ! Dix-neuf ans ! »

En ce dernier jour de l'été 2019, je suis dans mon bureau, pris d'un terrible mal de ventre. Rien n'y fait. Rien ne me soulage. Je n'ai rien avalé depuis le matin. Impossible. Je suis noué. Pas d'appétit. Je suis stressé. Sans doute trop. Dans moins d'une heure, je vais accueillir une foule. Il me reste quelques dizaines de minutes pour relire mon discours, le répéter dans ma tête, silencieusement, voire le corriger. J'ai toujours détesté cet exercice. Quel cauchemar ! J'aurais aimé être un grand orateur avec la capacité de me passer de notes, juste quelques mots-clés en guise de plan et que le spectacle commence ! Non, j'en suis loin. Mais j'ai déjà bien progressé. Heureusement, en dix-neuf ans ! Il m'a fallu en écrire, des discours, et les clamer. Quelques cours de théâtre n'auraient pas été un luxe pour poser la voix et faire impression auprès de ministres, d'un ambassadeur et de quelques préfets venus ici, à Damigny, une petite commune de l'Orne. Combien ai-je pu en rédiger ? Combien en ai-je raturé ou intégralement recommencé ? Oh oui, beaucoup. Mais les plus nombreux sont ceux que j'ai rédigés pour les habitants. Je suis leur maire. Ils m'ont fait l'honneur de m'élire en 2001. Ils ont récidivé en 2008 et 2014, à croire qu'un brin de folie flotte sur Damigny, à moins que ce ne soit un signe de confiance. Qui sait ? Pourtant, il n'y aura pas de quatrième mandat. Cette décision est mûrement réfléchie. Il est temps pour moi de laisser la place.

Passer à autre chose. J'en ai besoin pour reprendre un rythme adapté à mon grand âge... À bientôt soixante-quatre ans, je vais mettre un terme à cette vie publique. Je suis déjà retraité du secteur bancaire. Une soupe à 18 heures ? Pantoufles aux pieds ? Une entrée prochaine en EHPAD ? Non, pas encore. J'attends surtout la plénitude, le calme après la tempête. Je vais enfin retrouver mes proches, ma famille, à temps plein. Mon épouse a passé tant de soirées seule... Après dix-neuf années de mandat à la tête de la ville et six autres comme conseiller municipal, je vais un peu moins penser aux autres et recentrer mes priorités.

Faut-il sonder les deux mille huit cents âmes pour dresser le bilan du maire qui raccroche ? Là n'est pas l'objet de cet ouvrage. Personnellement, j'ai le sentiment du devoir accompli. Un mandat supplémentaire ne servirait à rien, je ne puis faire davantage. Suis-je en bout de course ? Sans doute. Je me suis investi. J'ai donné mon énergie, mon temps. J'ai vécu avec mes concitoyens des moments heureux et d'autres bien plus difficiles. Comme tout le monde.

Ah ! Pas le temps de m'appesantir. Par la fenêtre, je vois des personnes endimanchées s'attrouper devant la porte d'entrée de la mairie. Déjà ! L'heure est venue, semble-t-il. Je range mes feuilles dans une poche de mon costume bleu nuit acheté pour l'occasion. Je transpire là-dedans. Quelle chaleur en ce samedi après-midi ! Et pourtant, je tremble comme si j'étais saisi par le froid. Je prends mon écharpe tricolore encore enroulée et la glisse dans l'autre poche. Un dernier

coup d'œil par la fenêtre. Tout le monde se salue à l'extérieur. Les appareils photo et smartphones immortalisent cet instant. Les sourires affichés contrastent avec mon anxiété. Je suis pourtant heureux. C'est un grand jour.

J'entends les personnes entrer dans la mairie et prendre place dans la salle du conseil. Quelques rires aussi. Elles sont décontractées. Quelle chance elles ont !

Les tables ont été poussées. Il n'en reste qu'une, installée au fond de la pièce, à deux pas de la statue de Marianne posant un regard bienveillant sur cet étrange cérémonial. Deux chaises sont disposées là, tournant le dos au reste de la salle. Deux chaises qui n'attendent plus que leurs occupants. Justement, ils arrivent. Je sors du bureau et me joins à eux.

Je saisis le bras d'une jeune femme. Je marche, le cœur battant, en direction de la salle. Tous les regards sont posés sur nous, enfin... sur elle surtout. Je la guide vers le fond de la pièce, suivant un autre couple se déplaçant lentement. Une mère et son fils. Dans quelques minutes, ce jeune homme sera officiellement mon gendre.

Oui, aujourd'hui, je marie ma fille. Ma dernière fille, majestueuse dans cette robe blanche. Voilà pourquoi cette journée n'est pas comme les autres.

J'ai déjà eu le privilège de marier ses deux sœurs. Pas de jalouses ! Mes trois mandats auront au moins permis à mes trois filles d'être mariées par leur père. Quel bonheur d'être père et maire à la fois ! Même si,

pour être tout à fait franc, la joie viendra lorsque je me détendrai, à la fin de la cérémonie puis-je espérer.

J'enfile mon écharpe tricolore. J'arbore fièrement ce symbole de la République devant ma fille, devant ma famille, devant toutes ces personnes qui sont venues assister à la noce. Je sors mon antisèche de ma poche, la main toujours tremblante. Je suis prêt. Enfin... Je crois.

Je prends soudain conscience que cette union sera sans doute la dernière que je célébrerai en tant que maire. Autant en profiter, autant la savourer. J'essaie de mémoriser chaque instant, chaque seconde. Je sais que ce moment sera, à titre personnel, un temps fort de mon dernier mandat.

Des temps forts ? Oh oui, j'en ai connu. De quoi marquer un homme.

Négociateur

La fête est finie. La journée également. En ce dimanche de septembre 2007, le soleil décline. Il est l'heure de rentrer à la maison. Derrière moi, une voix m'interpelle, une main se pose sur mon bras :

— À l'année prochaine Monsieur Devienne ! Si je suis encore là...

— Oh... ! C'est tout le mal que je vous souhaite, Madame ! Rassurez-vous, nous n'attendrons pas un an pour nous revoir !

Le repas de l'amitié vient de réunir deux cent cinquante convives dans la salle Mazeline. Certains l'appellent le repas des anciens. Je préfère la première appellation. Le concept est facile à deviner. Le temps d'une après-midi, les « plus-de-soixante-six-ans » sont invités à déjeuner et danser : une véritable journée de détente pour des personnes âgées, parfois isolées, venant rompre une vie de solitude, oublier les tracas

du quotidien. Pour d'autres, l'opportunité est trop belle pour revoir des visages familiers, des connaissances, des retraités tellement occupés à longueur d'année qu'ils ne peuvent les côtoyer qu'ici.

Les invités repartent toujours heureux, le cœur léger et les pieds fatigués d'avoir usé le parquet. Je quitte les lieux comme eux, à une exception près : aucun signe de faiblesse dans mes jambes. J'ai précautionneusement évité de me donner en spectacle en tentant quelques pas de danse. Je suis le roi du contretemps, paraît-il.

Dans la voiture, la radio est branchée sur France Info : une habitude, et j'avoue bien volontiers que cet instant m'offre une pause, un répit, après quatre heures de musette... À bien entendre les journalistes, les nouvelles ne sont guère réjouissantes.

Mon épouse Sylvie est à mes côtés. Nous traversons la petite ville de Damigny. En trois minutes, nous serons à la maison.

En chemin, j'aperçois une voiture de police garée dans la rue principale, à proximité de la mairie. Elle attire mon regard. Un contrôle ? Deux cents mètres plus loin, un second véhicule est garé. Cette fois, plus de doute ! Il se passe quelque chose. Je ne dis rien. Je dépose Sylvie à notre domicile avant de faire demi-tour et d'aller vérifier par moi-même.

Des policiers sont en faction de chaque côté d'une maison. Ils sont visibles tout en donnant l'impression qu'ils se cachent. J'approche en marchant.

— Bonsoir, je suis le maire de la commune. Que se passe-t-il ?

— Un forcené ! L'individu qui habite ici s'est enfermé chez lui. Il dit être armé et menace de tirer si on s'approche. Ce sont les voisins qui nous ont appelés. Il les a intimidés et criait depuis son balcon. Nous avons tenté une prise de contact, il a réitéré ses menaces. Il s'est retranché.

Et ça recommence ! me dis-je, regardant vers le petit pavillon. Je connais cet homme. Il a déjà eu quelques problèmes avec ses voisins. Mais il a surtout fait parler de lui trois jours plus tôt. Pendant près de deux heures, les forces de l'ordre avaient bloqué la rue principale, établissant un périmètre de sécurité au même endroit qu'aujourd'hui. Il avait placardé des appels à l'aide et des photos de son enfant sur la façade de sa maison pour faire valoir ses droits. Il disait être un père désespéré, désirant récupérer sa fille dont il avait la garde, mais son ex-compagne semblait faire fi de cette décision de justice. Il avait donc un message à délivrer aux habitants et aux policiers. Il prétendait qu'il allait passer à l'acte... Il était sa propre cible. Les agents avaient longuement négocié, reconnaissant à la lecture des quelques éléments du dossier que ses droits avaient été bafoués. L'opération s'était terminée sans heurt, dans le calme.

À présent, tout est différent. Il est virulent et instable. Il ne parle plus de suicide. Non, sa cible a changé, elle peut être n'importe qui. Je sais qu'il est psychologiquement perturbé et qu'il est atteint d'une

maladie qui le fait souffrir. *Oh, ce n'est pas bon tout ça !* pensé-je.

Un coup d'œil sur les policiers : ils sont armés eux aussi. Il ne faudrait pas que la situation dégénère.

— Voulez-vous que j'essaie de le raisonner ? Je peux y aller, leur dis-je spontanément, sans réfléchir.

Les deux policiers se regardent. Un instant d'hésitation...

— D'accord ! On vous accompagne jusqu'au pavillon. Et pas de prise de risque inutile s'il ne veut pas coopérer !

Discrètement, nous nous dirigeons vers la maison, courbant l'échine, longeant les murs de cette habitation des années 1970. Le garage est au rez-de-chaussée. Les pièces de vie sont à l'étage. Pour atteindre la porte d'entrée, il faut monter un escalier en béton. Les agents de police chuchotent. Ils m'attendent, cachés sous le balcon alors que je commence mon ascension. Ce ne sont pas ces quelques marches qui font cogner mon cœur dans ma poitrine, je paie le prix de l'émotion et non celui de l'effort. Je me dirige vers la porte. Je prends une grande respiration, et frappe. Aussitôt, j'entends sa voix. Une voix grave, sèche et forte :

— C'est qui ? Je ne veux voir personne !

— C'est Pascal Devienne... le maire de la commune...

— Ah oui, je vous connais, vous ! répond-il d'un ton plus doux.

— Oui, vous me connaissez bien. Pouvez-vous m'ouvrir pour que nous parlions de votre problème ?

J'entends le bruit métallique de clés qui frottent contre la porte en bois. Elle s'ouvre. L'homme s'écarte pour me laisser entrer. Je regarde derrière moi. Je ne vois personne. Les policiers auront sans doute constaté le succès de cette première étape... Je referme.

Le trousseau de clés est suspendu à la serrure. Alors que le forcené me tourne le dos pour se diriger vers la cuisine, je saisis rapidement les clés pour ne pas être enfermé avec lui, au cas où... Je les cache dans une poche de ma veste.

Arrivé dans la cuisine bien rangée et propre, je ne vois pas d'arme à feu, mais une panoplie de couteaux aux longues lames. Ils sont posés sur l'évier, bien en évidence. Il faudrait être aveugle pour ne pas les repérer. Je devine aisément qu'ils n'ont pas été lavés et posés là le temps de sécher. Non, ils sont exposés, exhibés. Je ne dis rien à ce sujet... (Je n'en pense pas moins !)

— Asseyez-vous ! Café ?

— Oh... Ma foi... Un petit alors !

À la bonne heure ! Voilà un sursis raisonnable. Pendant qu'il s'active à préparer nos boissons, j'observe et analyse. Tout y passe : je suis dans la cuisine, assis, la porte de sortie est au bout du couloir, juste en face. Mieux vaut repérer les issues de secours tant que la situation est relativement calme.

Calme ? L'homme devant moi l'est de moins en moins. Je le vois faire les cent pas dans cette cuisine trop petite pour un père énervé et criant à l'injustice. Un lion en cage. Il est quinquagénaire, maigre, de taille

moyenne, porte des lunettes et de grosses chaînes en argent autour du cou. Il occupe tout l'espace et semble s'impatienter. Le café n'en finit pas de chauffer.

Avec une diction difficile, laborieuse, comme s'il était sous l'effet de médicaments, il parle de la société, des maux qui la rongent et de son problème le plus viscéral :

— J'en ai marre, moi ! Vous vous rendez compte ? C'est ma fille ! Tout le monde s'en fout ! Et la justice aussi ! Faut que ça bouge maintenant !

— Je vous comprends, ça finira bien par s'arranger.

— Mais non ! Comme d'habitude ! Les mères ont tous les droits. Qu'est-ce qu'ils foutent, les services sociaux, hein ? Rien ! Pourquoi ils me rendent pas ma fille ? Pourquoi ? Moi, je suis paumé, complètement perdu ! Je sais plus quoi faire !

— Ce n'est pas en menaçant tout le monde que vous serez entendu, non ? Croyez-vous que c'est bon pour votre affaire ? Si vous vous montrez violent, vous pensez que la justice va ordonner le retour de votre fille ?

— J'ai pas d'autre solution ! J'en ai même aucune ! Je suis au bout du bout ! crie-t-il.

Un dialogue de sourds. Il parle de plus en plus fort, faisant de grands gestes, mais sans agressivité à mon égard. Il vide son sac. Un sac aujourd'hui trop lourd à porter, empli d'années de conflits et de difficultés avec son ex-épouse et la justice. Il n'en peut plus. La conversation tourne en rond et devient un monologue. Il répète inlassablement ses arguments. Il ne veut rien entendre en retour. Il m'est impossible de le raisonner

comme je l'avais imaginé. Je suis face à un mur d'incompréhension. Maintenant, je me tais. Il a besoin d'être écouté et entendu. Toutefois, je m'interroge : quelle sera l'issue de cette crise ? Que puis-je faire de plus pour que cet incident se termine de la meilleure manière qui soit, et pour tout le monde ? Y compris pour moi. Je n'ai pas la sensation d'être en danger, mais je prends conscience que tout peut basculer. Il peut partir en vrille. Je le sais. Et les couteaux à portée de main me rappellent la gravité de l'instant.

Le café est servi. Je me moque de son goût, je suis concentré sur la personne qui continue à déambuler énergiquement devant moi. Il me donne le tournis. Son discours également. Toujours le même.

Soudain, mon téléphone sonne. Numéro non identifié. J'ai sans doute mieux à faire, et pourtant je décroche :

— Allô...

— Monsieur le maire ?

— Oui.

— Je suis le directeur départemental de la sécurité publique de l'Orne. J'ai appris par mes agents que vous aviez réussi à entrer dans la maison. Tout va bien ? Vous êtes seul avec lui ? Il est agressif ? Vous sentez-vous en danger immédiat ?

Le chef de la police pose des questions fermées. Le forcené ne peut deviner que cette conversation est en lien avec son affaire... Je me lève et marche à mon tour dans la maison, tout en répondant par la négative à une salve d'interrogations. Je fais signe à mon

« hôte » que je vais ouvrir une porte-fenêtre pour finir cette discussion sur le balcon qui donne à l'arrière de la maison. Il acquiesce. Sans refermer derrière moi, je suis à présent isolé sur cette plate-forme et peux parler plus librement. À voix feutrée, j'explique les faits : les couteaux, l'homme énervé, la porte d'entrée ouverte, les clés subtilisées, l'emplacement de la cuisine en cas d'intervention des forces de l'ordre...

— OK. Je prends la décision. Je rassemble des hommes. Dès que j'ai les effectifs, on entre. Je vous rappellerai avant pour vous donner le signal. Laissez-moi quelques minutes pour organiser tout ça, ce ne sera pas long.

— D'accord.

Maintenant, je dois jouer la comédie, faire comme si je n'avais rien entendu, comme si je n'étais au courant de rien. N'étant pas acteur, je doute de mes capacités à feindre l'innocence et l'ignorance.

Je retourne dans la cuisine. L'homme m'attend. Il a visiblement confiance en moi. Il m'a laissé répondre au téléphone. Il est assis à présent et toujours aussi nerveux. Il reprend sa diatribe contre la société. Je m'assieds pour le rejoindre autour de cette table, aussi ronde que son discours qui tourne en boucle. Quelques minutes plus tard, un nouveau coup de fil vient interrompre ses propos. Je reste face à lui et porte le téléphone à mon oreille :

— On intervient dans deux minutes précisément. Continuez à détourner son attention. On est prêts. Mettez-vous à l'écart.

Fin du message. Bien ! Cette fois, je ne peux plus faire marche arrière. Je me lève à nouveau, tout en simulant une écoute attentive du forcené. Je ne suis plus du tout concentré sur la conversation. Les palpitations de mon cœur sont plus fortes. Mon rythme cardiaque va crescendo. Je le sens. Délicatement, et le plus discrètement possible, j'écarte les couteaux en les plaçant au fond de l'évier puis je me dirige vers le point le plus éloigné de la porte de la cuisine afin de laisser le champ libre aux policiers. Loin des coups aussi, peut-être. Je n'ai jamais vécu d'interpellation aux premières loges. J'ai bien vu quelques reportages montrant ces scènes, généralement, ce ne sont pas des instants de douceur. Suis-je prêt ? Je n'en sais rien. Je crois.

L'assaut me surprend ! J'étais pourtant dans la confiance. Tout va si vite. Un grand bruit, des pas, des « Couchez-vous ! Couchez-vous ! ». Des cris, encore et encore. Ceux des policiers mêlés à ceux de l'homme qu'ils sont venus chercher, encore plus étonné et déconcerté. Quelques secondes. Il n'en faut pas plus aux forces de l'ordre pour l'intercepter, le pencher en avant sur la table, lui mettre les menottes, mains dans le dos. Je suis adossé au mur, au fond de la pièce, rentrant mon ventre pour être certain de me faire le plus petit possible. Je ne veux surtout pas déranger. Je suis une souris qui assiste à une scène violente sans rien avoir demandé. J'aimerais tant partir. Je n'ai rien à faire là. Avec l'entrée fracassante de quatre personnes, la pièce est encore plus exigüe... Alors qu'il a encore

une joue collée contre la table, l'homme croise mon regard, défait. Je lis dans ses yeux – et ce n'est vraiment pas l'une de mes compétences – qu'il a tout compris. Les policiers n'étaient pas entrés chez lui par hasard. J'étais de mèche, voilà tout. Dans son regard, je ne décèle aucun sentiment de haine à mon égard. Son interpellation est un électrochoc dont il avait besoin pour que la sérénité revienne. Ou la fatalité.

Les policiers le redressent. Demi-tour. Ils l'embarquent sans un mot. Direction le commissariat où il sera placé en garde à vue.

Le directeur de la sécurité publique fait son entrée et vient vers moi. Je réalise enfin que je peux quitter ce mur contre lequel j'étais appuyé, voire agrippé.

— Bonjour Monsieur le maire. Vous allez bien ?

— Euh... oui. J'ai connu mieux, on peut dire ça.

— Je tiens à vous remercier d'avoir fait tout cela et d'avoir eu la présence d'esprit de lui prendre ses clés.

Pour son rapport sans doute, il veut que je lui raconte les faits en détail depuis mon arrivée dans cette maison. Je m'exécute, rapidement, avant d'être « libéré » à mon tour de toute obligation sécuritaire.

Enfin, je quitte ce pavillon. Je descends les marches, soulagé. La nuit est tombée. Les lampadaires sont allumés, libérant une lumière orangée dans les rues de Damigny. L'instant est lugubre.

Dans ma voiture, j'éteins aussitôt la radio. Pour une fois, je me passerai de France Info : j'ai eu mon lot de mauvaises nouvelles aujourd'hui. J'arrive enfin chez moi. Mes muscles se relâchent. Sylvie s'inquiétait. Je

tente de lui raconter l'histoire, cette mésaventure... Je craque. Les nerfs lâchent. Mes jambes ne me portent plus. Je pleure et pleure encore. Des sanglots comme rarement dans mon existence. J'évacue toute la tension accumulée, mais surtout... je prends conscience. Je reviens sur terre avec l'appui de mon épouse.

C'est en relatant les faits à ma compagne – et non pas à un commissaire – que je réalise enfin. Tout devient clair. Je revis ces instants difficiles comme si je n'avais pas voulu les appréhender en temps réel, avec une peur rétrospective. Les couteaux, les cris, l'assaut, la solitude... la mise en danger. Vient le moment des questions. Et si la situation avait dégénéré ? Et s'il m'avait agressé, attaqué ? Et si... ? Et si... ? Et si j'avais laissé ma vie dans cette cuisine ? Loin des miens. Trop tôt. Pour venir en aide à un autre.

Décidément, je suis inconsolable. Sylvie est effrayée par mon récit. Ai-je réellement été inconscient comme elle le pense ? Ou les policiers ? Je m'étonne à présent qu'ils m'aient laissé entrer dans ce pavillon.

Mais quel con ! Mais quel con ! me répété-je. Je m'en veux d'avoir agi ainsi. Et quelques secondes plus tard, en bon normand d'adoption que je suis, un sentiment du devoir accompli me soulage. Inconscient ? P'têt ben qu'oui, p'têt ben qu'non ! Car ce soir, tout le monde est en vie.

J'apprendrai plus tard qu'une arme à feu a bien été retrouvée au domicile du forcené. Une arme qu'il avait exhibée devant ses voisins lors d'un conflit. L'homme a été interné dans un centre psychiatrique,

puis condamné à un an de prison et trois ans d'interdiction de séjour sur la commune de Damigny. Je ne l'ai jamais revu.

Je ne sais pas s'il était de mon devoir d'aller chez cet homme. J'ai agi avec la volonté de bien faire. J'ai proposé mon aide, sans réfléchir, dans le feu de l'action. Je ne suis pas un surhomme. Je ne suis pas un négociateur du GIGN ou du RAID. Je suis maire, un être humain comme les autres qui porte ses valeurs, et qui peut tendre la main à l'un de ses concitoyens dans le besoin. Je suis persuadé que si je n'avais pas été l'édile, les policiers m'auraient demandé de déguerpir. Ils auraient eu raison. Mais à présent, je sais avec certitude et conviction qu'un maire est avant tout en première ligne.